

THÉÂTRE DE
L'AQUARIUM
LA CARTOUCHERIE

BOURREAUX D'ENFANTS !

MODESTE PROPOSITION... d'après Jonathan Swift, mise en scène François Rancillac
L'HOMME QUI RIT d'après Victor Hugo, mise en scène Christine Guénon
LA PLUIE D'ÉTÉ d'après Marguerite Duras, mise en scène Lucas Bonnifait
NOTRE AVARE d'après L'Avare de Molière, mise en scène Jean Boillot

PARIS 12^e

19 mars → 28 avril 2013

Tél. 01 43 74 99 61
theatredelaquarium.com



Photo: PASCAL COLBERT

DU 19 MARS AU 5 AVRIL, CHAPITRE 1 : MODESTE PROPOSITION... suivi de L'HOMME QUI RIT / DU 9 AU 28 AVRIL, CHAPITRE 2 : LA PLUIE D'ÉTÉ suivi de NOTRE AVARE
Production Modeste proposition... Théâtre de l'Aquarium, La Comédie de Saint-Etienne - CDN / L'Homme qui rit Théâtre de l'Aquarium, Cie Chaos-Varco / La pluie d'été aide à la diffusion Arcadi - Le Club de la Vie immitable, co-réalisation La Loge / Notre Avare NEST - CDN de Thionville-Lorraine, coproduction Cie La Spirale - Jean Boillot, le TAP-Théâtre-Auditorium de Poitiers / Le Théâtre de l'Aquarium est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication (Direction Générale de la Création Artistique), avec le soutien de la Ville de Paris et du Conseil Régional d'Île-de-France / licences 1033612-1033613-1033614 / Théâtre de l'Aquarium - La Cartoucherie - route du champ de manœuvre - 75012 Paris

l'Humanité

« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2 – La pluie d'été et Notre avare

À l' Aquarium, dans la série « Bourreaux d'enfants ! », le chapitre 2 implique *La Pluie d'été*, d'après le roman de Marguerite Duras, puis *Notre avare*, d'après Molière. C'est Lucas Bonnifait qui met en scène la fable délicieuse où l'on découvre le petit Ernesto, enfant d'immigrés de Vitry-sur-Scène, qui refuse d'aller à l'école parce qu'on lui apprend des choses qu'il ne sait pas.

Duras signe là un conte social charmant, généreux, ingénieux, finement libertaire. C'est d'abord assis au milieu du public que Jean-Claude Bonnifait, Ava Hervier et Raouf Raïs égrènent le récit dialogué. Familiarité de bon aloi.

Quant à la pièce de Molière adaptée et mise en scène par Jean Boillot (directeur du Centre dramatique national de Thionville-Lorraine), le cap est mis aussitôt sur Cléante, Élise, Valère et Marianne traçant le portrait d'Harpagon, lequel est ensuite interprété alternativement par tous, la fraise au cou. C'est bondissant, réjouissant, débordant d'énergie grâce au jeu, hypervitaminé d'Isabelle Ronayette, Stéphanie Schwartzbrod et Serge Brincat.

Jean-Pierre Léonardini - L'Humanité
lundi 22 avril 2013



« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2 – La pluie d'été

En s'emparant de ce texte énigmatique de Marguerite Duras, la jeune équipe, composée de Raouf Raïs, Ava Hervier et Jean-Claude Bonnifait, fait entendre le cœur vibrant de l'écriture de l'auteur.

Lucas Bonnifait adapte La Pluie d'été dans une mise en scène dépouillée. La parole, et seulement la parole, circule entre les trois comédiens qui alternent les rôles : Ernesto, l'enfant troublant surdoué, son père, l'instituteur (pour les deux comédiens), la mère "à l'ouest" et la sœur (pour la comédienne), soit tous les personnages d'une famille populaire de Vitry-sur-Seine.

Ils parlent du centre d'un dispositif en carré ou d'un fauteuil parmi les spectateurs et parviennent à saisir ce qu'il y a de religieux, du moins de spirituel, dans la réflexion de Marguerite Duras, elle qui lisait avec passion les *Pensées* de Pascal.

Une réussite exigeante.

Sylviane Bernard-Gresh – Télérama.fr
avril 2013

« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2 – La pluie d'été

Au début du spectacle, les acteurs font partie du public installé sur des bancs et lisent leur texte. On se croirait presque dans une cour de récréation ou à théâtre ouvert à Avignon. Les yeux suivent le trajet des réparties des comédiens comme à un jeu de ballon. On retrouve assez vite la voix de Marguerite Duras à travers ses personnages.

C'est une conteuse, une rêveuse, on aurait envie de dire qu'elle a des haïkus dans la bouche et même quelques cailloux. Le nœud de l'histoire découle d'une question pour laquelle il n'y a pas de réponse mais tellement de ressenti, que l'on peut comprendre que ladite question pour les autres et pour le personnage central, Ernesto l'enfant, va l'occuper toute sa vie : il n'a pas besoin d'aller à l'école puisqu'il comprend tout sans l'avoir appris.

Les dialogues entre l'enfant, les parents et l'instituteur progressivement prennent le large. Une toute petite phrase extraordinaire de l'enfant : « À l'école, on m'apprend des choses que je sais pas.. », c'est un peu comme une aiguille d'horloge qui ne tourne pas rond et qui existe cependant, vue de loin, recourbée dans ses franges, solitaire . On s'aperçoit rapidement que les parents, l'instituteur et la sœur, doivent avoir aussi enfouis en eux des paroles qui peuvent bousculer leurs interlocuteurs, les intriguer, parce qu'elles ne veulent rien dire.

Une question de chose simplement. Quelqu'un vous déshabille du regard mais il ne vous parle pas. Quelqu'un vous parle mais ne vous dit rien. Impossible de sommer la réalité de vous assurer que vous ne rêvez pas. Mais qu'est-ce qu'il dit, qu'est ce qu'il dit ? Qui n'a pas été témoin d'absurdités passagères, de paroles qui contredisaient complètement l'attitude d'un interlocuteur, jetant un trouble indifférent, ou bien annonçant une rupture, une pause, cela qui faisant crisser le silence, jouit de son intempérance.

Peut-être y a-t-il un peu de mer sous les mots, un peu de rêve, enfin toujours de l'intraduisible et tant mieux ! Quand une pensée devient cela qui dérape ou l'inaccessible ou présence de l'invisible ou d'un troisième interlocuteur absent, oui l'on sait que celui qui vous parle se parle aussi bien à lui-même qu'à l'autre invisible une sorte d'inconnu qui brillerait naturellement autour du silence, qui manifesterait en tout cas la distance entre soi et une personne témoin.

Dans le langage, c'est le pistil de la fleur qui intéresse Duras, sa poussière qui essaime en se dispersant et qui parfois sous un coup de vent vous pique les yeux et les oreilles.

De toute évidence, les comédiens Jean-Claude BONNIFAIT et Ava HERVIER savent émarger avec finesse et même de la gaité autour de la marelle de Duras. Par contraste, Raouf RAIS, Ernesto exprime davantage la tristesse, le ressac et l'angoisse existentielle assez prégnante.

Le metteur en scène a choisi la sobriété qui sied à la langue de Duras. Les spectateurs doivent parfois laisser passer des anges par-dessus les rêveries des personnages mais c'est pour mieux voir s'éclorer devant eux le mystère des mots qui embrasse leur univers.

À cœur d'enfance dans la poche, qui déborde, à la craie blanche sur le tableau vert, comme une éponge, le spectacle dessine avec beaucoup de sensibilité un des meilleurs visages de Duras.

« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2 – Notre avare

Expurger de la pièce l'avare son célèbre HARPAGON pour donner la parole à ses enfants, il fallait y penser. Harpagon est mort et les enfants, Elise, Valère, Cléante et Marianne, les quatre amoureux revivent les événements qui les ont réunis.

Les comédiens n'utilisent que le texte de Molière et il s'avère que les répliques des personnages débusquées de leur contexte, arrivant parfois comme des sommations, « Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger » sont investies de telle façon que leur charge émotionnelle témoigne de l'omniprésence du père dans leur mémoire.

Ce qui a été dit, ce qui été fait, résonne toujours. Chez ses personnages qui sont en train de revivre leur histoire, ce qu'ils ont à dire est gravé dans leur cœur, leurs souvenirs. Leurs paroles sont des portefeuilles, des coups d'épée, un moyen pour les protagonistes de conjurer l'héritage d'Harpagon, terrible puisqu'il était prêt à sacrifier leur bonheur à son seul profit.

Il est très étonnant de voir tous ces personnages libérés de la « cassette » de l'avare, exprimer la turbulence de leurs sentiments, en mimant ou en reproduisant aussi bien les paroles d'Harpagon que celles de leurs partenaires. Ils échangent leurs rôles avec une vivacité vertigineuse, s'adressent au public, le prennent à témoin. Car ils entendent crier leur existence, ils représentent la jeunesse et même si la comparaison peut paraître énorme, il y a en eux ce germe de révolte qui souleva les jeunes en Mai 1968.

Mais le spectacle est avant tout très divertissant, il faut les voir ces comédiens caméléons capables d'endosser plusieurs figures en se partageant les mots d'une même réplique.

L'instinct de comédie est à l'œuvre, celui-là qui permet de dépasser le tragique et qui d'ailleurs se promulgue au quotidien comme le souligne le metteur en scène qui parle de « tentative de théâtre naturel ».

« Notre Avare » devient alors une sorte de psychodrame familial où chacun est tenté de se regarder aussi avec les yeux des autres ou bien se trouve rattrapé par l'autre.

Et l'esprit de Molière est bien là pour nous faire rire quand nous devrions pleurer et même si nous connaissons par cœur certaines tirades, elles deviennent dans ce spectacle les fils tendus de tant d'interprétations, qu'émus et un peu sonnés, les spectateurs se disent qu'ils ont pris un coup de jeune avec ce bon vieux Molière.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2 – La pluie d'été

Ernesto refuse de retourner à l'école. On lui apprend des choses qu'il ne sait pas. Alors que lui sait. Intuitivement. Sans avoir appris il sait lire. Il sait aussi que Dieu n'est pas. Sa sœur Jeanne le croit. Les parents sont dépassés mais le protègent, surtout la mère qui l'entoure d'une tendresse énorme. L'instituteur est perplexe qui s'endort si facilement en chantant « allo maman bobo ».

Le texte de Marguerite Duras **La Pluie d'Eté** est une œuvre délicate, un éloge de la différence, un hommage à l'enfance et ses mystères. Ernesto est une énigme pour les adultes.

Ça commence doucement. Les acteurs s'emparent du livre et commencent la lecture. Imperceptiblement le théâtre s'installe. Le lecteur devient comédien et énonce son rôle. Ils n'ont pas l'âge d'Ernesto, ni de la mère, ni du père. D'aucun des personnages. Ils ne sont que trois qui s'emparent de cette œuvre particulière, comme ça, sans effet, sans esbroufe, tout simplement. La scène est un carré vide, autour de laquelle nous sommes. Eux et nous. Ils se répondent d'un côté l'autre, de temps à autre rejoignent le centre du plateau avant de rejoindre leurs bancs. Le temps s'étire, rien n'est précipité. De longues pauses parfois. Il y a quelque chose de rare qui advient. Nous sommes dans le temps de la lecture. Comme si nous aussi lisions ce texte, le découvrons et prenions le temps de poser le livre. La sobriété de la mise en scène, son abnégation devant le texte, son absence même de point de vue apparent ouvrent tout entier au mystère de cet enfant, de sa relation au monde des adultes. Nous sommes au même niveau de regard de ces adultes. Devant quelque chose d'insondable et d'incompréhensible. La seule clef ouvrant cet univers est sans doute Jeanne, la sœur d'Ernesto. Les acteurs s'emparent des rôles avec bonheur, sans rechercher la composition. Ce n'est pas vraiment neutre mais encore une fois laisse au spectateur la place de s'immiscer dans cet espace ouvert, de jouer aussi au « si magique ». En acceptant cet effacement et sans résister à cette singulière « mise en espace » la petite musique particulière, unique, de Marguerite Duras se fait entendre de façon évidente. C'est bien plus qu'une adaptation qui impliquerait de fait trahison. En ne reprenant stricto sensu que les parties dialoguées du roman de Marguerite Duras, en omettant la partie romanesque, ils ne trahissent pas mais, paradoxalement, donnent une épaisseur au mystère Ernesto.

Denis Sanglard – Un Fauteuil pour l'orchestre

13 avril 2013

Un Fauteuil pour L'Orchestre

« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2 – Notre avare

C'est comment après ?

Question que l'on se pose parfois à la sortie d'une pièce de théâtre. Happy end pour «L'Avare» de Molière. Élise, fille d'Harpagon (Notre Avare) épouse Valère. Marianne, convoitée par Harpagon et sœur de Valère, épouse Cléante (le frère d'Élise). Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. De cette progéniture, il n'est pas question dans la succulente adaptation et mise en scène de Jean Boillot qui dirige depuis 2010 le CDN de Thionville Lorraine. Il crée « Notre Avare » en 2003 et c'est heureux qu'il ait eu l'envie de continuer cette aventure.

Le point d'accroche est dans la trace indélébile que nous laissent nos géniteurs, aimés ou pas. Les jeunes amoureux ont pris de la maturité, la quarantaine, apparemment bien dans leurs godasses même si Marianne et Cléante sont séparés. Harpagon est mort. Et ces quatre-là se retrouvent pour l'anniversaire de mariage d'Élise et Valère. L'action se passe à notre époque dans une petite salle à la déco douteuse semblable aux salles que nous nous sentons obligés de louer pour fêter les grandes occasions. Fleurs en plastique et disc jockey un peu has been.

Le poids du père

Le cadeau que Cléante offre à sa sœur pour cet anniversaire n'est autre qu'une collerette, ce grand col blanc très prisé au XVIIIème siècle et ayant sans doute appartenu à Harpagon. Symbole du père qui va déclencher les souvenirs, les moqueries, les douleurs aussi et de truculentes imitations d'Harpagon. Un huis clos où le texte de Molière va prendre un autre poids, texte entremêlé de leurs propres paroles. Il y a de la vie, de la chair et quelque chose d'incroyablement jouissif et humain dans cette mise en scène.

« Il s'agit d'un mode de récit théâtral que chacun produit quotidiennement quand on doit raconter un événement à une table de bistrot, par exemple : pour camper une personne, on utilise une expression typique, un geste, une intonation que l'on a soigneusement choisie, quatre bouts de sucre pour figurer un espace... »J.Boillot

Il faut dire qu'en cela Isabelle Ronayette et Stéphanie Schwartzbod remplissent le contrat et s'en donnent à cœur joie. Et, à cette drôle d'époque où parfois on a l'impression que les acteurs sont empêchés de jouer, on ne peut que se régaler.

« Notre Avare » s'inscrit dans la manifestation « Bourreaux d'enfants ! » qui propose deux spectacles par soir.

Solveig Deschamps – Un Fauteuil pour l'orchestre

11 avril 2013



« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2

« La pluie d'été » et « Notre avare »

Il s'agit de deux courts spectacles mis bout à bout.

Dans « La pluie d'été » de M. Duras, le public est en carré et la scène nue. Un comédien sort du public et lit le texte du roman (façon théâtre des années 70) Une comédienne lui répond. Éclairés, les spectateurs servent aussi de décor, par force. Cela s'anime peu à peu : les comédiens échangent leurs rôles et le jeu se met en place avec tout de même primauté du texte. Le jeune Ernesto refuse d'aller à l'école, d'où une suite de séquences entre le directeur, la mère d'Ernesto et lui-même. Un leitmotiv : « Pas la peine ! » Pas la peine de parler, non plus, dit-il et pourtant cela continue. Lors de l'interview de la sœur d'Ernesto par l'envoyé d'un journal pour enfants, Duras renoue avec l'absurde qu'elle a pu pratiquer ailleurs (notamment dans cette extraordinaire pièce qu'est « Les eaux et forêts »). Encore des confidences, une dernière image de feu dans la nuit, un texte en voix off et la pièce se termine.

Après la petite Duras, voici le grand Molière, puisqu'on envisage ici les personnages de l'Avare, après la mort d'Harpagon. Que se disent-ils, comment évoquent-ils le passé et la figure paternelle, c'est le sujet de « Notre avare ». Pour ces deux couples d'amoureux, (Élise et Valère, Cléante et Marianne) l'heure devrait être à la fête : mais tout n'est pas réglé, et des vieilles rancœurs se font encore jour : on apprend au passage le détail des filouteries ourdies par Cléante et la Flèche, le valet. On revient sur le petit couloir qui menait au bureau du redoutable père. Ces morceaux qui sont dans Molière, mais isolés, presque cachés, intéressent. D'autant que ce retravail reste dans l'esprit et qu'on suit ces récits avec plaisir. Il y a une virtuosité dans les passages du style indirect au style direct. L'auteur en revient sagement aux quiproquos de la pièce (Harpagon et Cléante amoureux de la même femme...) et les comédiens se tirent formidablement de l'entreprise. Philippe Lardaud casse ainsi son image de jeune premier avec un jeu tirant vers le dessin animé ou le burlesque. Une extraordinaire Bélise, entremetteuse nous apparaît aussi, rôle tenu par la comédienne qui joue Marianne. D'ailleurs, autre trouvaille, les comédiens échangent le rôle d'Harpagon, avec ce signe distinctif qu'est la fraise du vieux grigou : ce qui nous vaut un monologue étonnant (le fameux « Au voleur, au voleur... ») joué par quatre Harpagon, se répondant, s'interpelant, se bousculant.

C'était plaisant, enlevé, apportant même une lueur nouvelle sur l'œuvre et sur les relations père-enfants : le thème de la soirée, en quelque sorte.

Gérard NOEL – Reg'Arts

14 avril 2013



« Bourreaux d'enfants ! » 2 ! « La pluie d'été » et « Notre avare »

C'est le deuxième spectacle du cycle *Bourreaux d'enfants* présenté à l'Aquarium. Chacun rassemble deux textes qui s'interrogent sur la place et le regard porté sur l'enfant ou sur la jeunesse dans nos sociétés. Dans la première partie, Lucas Bonnifait adapte et met en scène *la pluie d'été* de Marguerite Duras dans un dispositif quadrifrontal où les acteurs sont tantôt assis au milieu du rang de spectateurs, tantôt au centre de l'espace, tantôt lisant tantôt disant. Le début de la pièce, avec la phrase intrigante de l'enfant qui dit « je ne veux plus aller à l'école car à l'école on m'apprend des choses que je ne sais pas », accroche le spectateur.

La suite de la soirée : nous avons tous étudié *L'Avare* au collège. On s'y intéresse alors surtout à Harpagon et à ses enfants. Jean Boillot adapte et met en scène la pièce de Molière en renversant le point de vue. Il met l'accent sur les rapports entre ces enfants et leurs amoureux respectifs, leur rapport au père, et la pièce devient ainsi une pièce sur le désir, la confusion des sentiments où s'affrontent des passions et des caractères. Quand commence *Notre avare*, Harpagon est mort. Ses enfants se retrouvent pour un anniversaire et font revivre ce père tyrannique et castrateur qui a tant pesé sur leur jeunesse. Ils sont là tous les quatre sous un lustre de cristal, il y a des boissons (le public s'en voit même offrir fort généreusement !) et de la musique d'aujourd'hui. Harpagon n'est plus là, mais il est omniprésent. Il est même si envahissant qu'à un moment il y a quatre Harpagon, la fraise autour du cou, sur scène ! En effet chaque acteur joue son propre rôle ou celui d'Harpagon ou raconte une scène. La pièce devient récit, Harpagon apparaît à travers le point de vue des quatre jeunes gens qui confrontent leurs souvenirs et parlent du désir amoureux, de la soumission au père, de la résignation ou à l'inverse de la révolte et où les moyens les plus définitifs, vol, suicide, parricide même, sont envisagés pour se soustraire à la tyrannie d'un père indigne.

On passe du style direct au style indirect, du récit des faits à l'incarnation des personnages, ce que Brecht appelait le « théâtre naturel ». Le mélange des registres où l'on passe du drame au romanesque, de la farce à la cruauté, apporte un éclairage inattendu sur la pièce de Molière, tout en lui étant fidèle puisque ce sont ses mots que l'on entend le plus souvent. On rit, on est indigné ou ému et l'on découvre à nouveau combien Molière peint les hommes tels qu'ils sont, sans que les siècles qui passent ne vieillissent son propos. Il faut remercier Jean Boillot et ses quatre très bons acteurs de nous offrir une relecture aussi neuve et séduisante de *L'avare*. À voir sans hésitation par tous les professeurs de lettres avec leurs élèves, par tous ceux qui aiment Molière, mais aussi par ceux qui n'auraient pas encore découvert qu'il nous parle toujours de nous.

Micheline Rousselet – SNES

avril 2013

« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2 – La pluie d'été et Notre avare

Deux spectacles courts, à la suite, vraiment singuliers, pour un thème atypique et incroyablement intrigant qui place l'enfant, cet être en devenir, au cœur de la démarche théâtrale, en véritable miroir de la société.

Nous voici de retour dans l'atmosphère burtonienne de la Cartoucherie pour assister à la deuxième session du thème "Bourreaux d'enfants !" au Théâtre de l'Aquarium. En passant à côté de la piste où des môme à cheval montrent leur face riieuse sous le ciel ensoleillé de ce début de printemps, on se dit qu'on est raccord et que ce sujet est vraiment profond.

La première pièce est une adaptation de la troublante pièce de Marguerite Duras : *La Pluie d'été*. Dans une disposition du public quadri-face qui forme une sorte de petit stade de théâtre où les acteurs s'affronteraient sur un ring vivant ; seul en scène, un homme sort des bancs du public et commence, livre en main, l'œuvre. Puis se joignent à lui deux acteurs, eux aussi mêlés aux spectateurs. Ava Hervier, sorte de Catherine Ringer absolument fascinante campe le rôle de la mère, épluchant négligemment ses pommes de terre, assise à côté d'un anonyme venant simplement assister au spectacle. Ils débent avec un débit volontairement scolaire et appliqué avec une dérision certaine. Puis, le jeu les embarque et nous sommes pris dans ce flot de spontanéité feinte comme un coup de pinceau qu'on jetterait à notre face. Ils prennent le temps du silence, le temps de laisser le public savourer les changements de rythme, les échanges de rôles en chaises musicales théâtrales, histoire de dire que dans toute une vie on pourrait être un peu de tout à la fois. Nous sommes tendrement bousculés pas cette mise en scène qui rend le public actif et concerné. Lorsque les comédiens se retrouvent à côté d'un spectateur lors d'un déplacement, pas d'esquive ni de détournement, le regard est posé sur lui, intégré à la pièce, aux réactions du corps et du visage. Ils jouent avec nous comme avec des petites gouttes de pluie qu'on s'amuse à toucher pour voir ce que ça fait sur la main.

Cette pièce, d'une délicatesse touchante comme un grand coup de poing violent en plein cœur, raconte l'histoire d'un enfant différent des autres : Ernesto. Ce petit garçon de douze ans qui s'occupe de ses « six brothers et sisters » comme on embrasse un destin. Cet enfant surdoué de l'âme estime que l'école, "c'est pas la peine", parce qu'à l'école on lui apprend des choses qu'il ne sait pas. Un enfant immense, selon ses parents, qui pense que ce qu'on apprend à l'école c'est que nos parents nous ont abandonné là bas. Il y a une ambiance beckettienne, tant dans le propos que dans la mise en scène de Lucas Bonnifait.

Persuadé de l'inexistence de Dieu comme ça, comme une évidence, Ernesto est la parole visionnaire qui fait peur et qui vous déchire. Bien sûr, la forme est absurde et souvent drôle, mais le fond est d'une incroyable violence et d'une vérité brute. Que fait-on de ces enfants fragiles, ces petits êtres torturés qui semblent comprendre dès qu'ils ont l'âge de penser qu'ils sont perdus ? Ces petites choses égarées, écrasées par la virulence de l'existence. Son instituteur se heurte à cet esprit vif et atypique dans une joute intellectuelle surréaliste et belle.

La relation ambiguë et fusionnelle de ce génie de philosophie avec sa mère est d'une beauté arrachante : "je voulais te dire maman, j'ai grandi très vite exprès pour rattraper la différence entre toi et moi, ça a servi à rien [...] je voulais te dire m'man...moi aussi j'ai peur..." Cet inadapté ou trop adapté à la vie, nous livre à travers les trois acteurs possédés, une essence fatale qui fait tourner le monde, mal, mais tourner quand même. La pièce se termine sur un feu ardent capturé entre des briques dans lequel notre regard se perd, flouté par la beauté du geste.

Un peu bouleversés par cet instant de grâce on enchaîne après dix minutes de désaltération avec *Notre Avare*. Tout en marchant sur le tapis rouge du Théâtre de l'Aquarium on se dit qu'on a la "flemme" d'assister à une énième réadaptation de Molière. Et puis on franchit le seuil du plateau, et là, surprise : on débarque dans une ambiance de mariage avec cocktail, lustre versaillais, disque-jockey et costumes de circonstance. Dans cette ambiance ginguette, les acteurs nous accueillent en nous claquant la bise et nous invitant à nous asseoir. Musique d'ambiance sur fond de "ça va ? Sympa que tu sois là, ça fait longtemps". Les spectateurs hilares hallucinent face à cette situation cocasse séduisante. Une sorte de valet au costume et nœud pape kitsch nous offre des boissons sur petit plateau, pendant que les acteurs commencent respectivement à raconter le début de l'histoire au public.

Inutile de re-raconter l'histoire de l'Avare, cet Harpagon de père, pingre à en crever envers ses deux enfants. Le mélange du langage courant à la langue un peu poussiéreuse de Molière donne une fraîcheur merveilleuse au texte, qui se retrouve enfin actualisé. L'angle est ingénieux à souhait, puisqu'il démarre du point de vue des enfants, qui nous racontent l'histoire de leur "papa". Un mix anachronique décapant qui donne une autre conception du théâtre, unique et imagée. Jean-Baptiste Poquelin se prend un lifting en pleine face.

Les protagonistes s'échangeant les rôles dans une transe frénétique réellement maîtrisée. La pièce brille de son inventivité jubilatoire avec des bulles d'humour comme lorsque la fille, Elise, reçoit comme cadeau un vinyle de Cindi Lauper ou comme quand l'excellente Stéphanie Schwartzbrod allume le public en allant donner un baiser cinglant (sur la joue) à quelques hommes de l'assemblée. Les quatre comédiens d'une subtilité remarquable restent toujours sur le fil sans jamais tomber dans la caricature. Certains instants on a l'impression d'une fin de soirée alcoolisée qui fait ressortir toutes les passions, déchirant les couples ou les reformant. Peu à peu les deux enfants se libèrent du carcan patriarcal dans une liberté quasi orgasmique. Mention spéciale à la scène finale du roi rongé par l'avarice qui se multiplie à tous les personnages qui se font tous Harpagon, comme une vision hallucinatoire. Des comédiens d'une grande qualité qui distillent tous une passion incroyable, s'amusant en permanence de leur jeu entre eux et avec nous.

Deux pièces très réussies qui nous laissent l'impression d'avoir assisté à une soirée unique durant laquelle les créations semblent s'être faites sous nos yeux, comme si nous avions participé à ce tourbillon vivace et artisanal qu'est le théâtre, le vrai.

« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2 – La pluie d'été

Depuis le 9 avril, le second chapitre : deux spectacles si ce n'est plus théâtraux du moins plus dramatiques puisqu'il s'agit de mises en scène de pièces constituées et publiées comme telles : *L'Avare* et *La Pluie d'été*. Toutefois, si la durée du spectacle s'allonge nécessairement (près de trois heures), l'intérêt n'en est pas pour autant menacé par une quelconque torpeur : on a affaire à une perspective qui réinterprète et problématise la représentation en fonction d'une lecture dramatique qui fait prévaloir un point de vue particulier, celui des enfants, ainsi que le chapeau capitulaire (« Bourreaux d'enfants ») le laissait entendre. Et en effet, les deux pièces sont totalement réinvesties par cette visée oblique qui opère comme une grande diagonale dans le texte, sans le dénaturer.

On redécouvre *La Pluie d'été* (mise en scène de Lucas Bonnifait) sous le regard d'enfants qui (ré)apprendraient à lire et à vivre (grâce au théâtre) pour livrer une leçon d'imagination et donner à voir ce que pourrait être un monde du point de vue des possibles...

Avec *Notre avare* (mise en scène de Jean Boillot), on touche sans doute à un moment d'équilibre rare entre une conception et une adaptation, une interprétation et une représentation. Hormis les aspects formidablement innovants et drolatiques au possible qui permettent de réinventer un grand classique du répertoire, ce qui attache passionnément le spectateur à ce projet c'est l'exigence et l'intelligence d'un *Avare*, du point de vue conjuratoire des enfants, des victimes si l'on veut, qui joueraient les *Maîtres-fous* de Jean Rouch. Non pas *L'Avare* raconté aux enfants mais plutôt *L'Avare* raconté par les enfants : tout *L'Avare*, mais de l'autre côté du miroir, du point de vue de ceux qui n'ont pas la parole, les *in-fans* ; tout *L'Avare*, mais à rebours, du point de vue de la fin, du point de vue du mariage, du bonheur et de l'utopie réalisée grâce aux possibles de la vie rêvée et redistribuée sur scène, et dans la salle, illuminée.

« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2 – La pluie d'été

Au milieu de la scène, alors que se construit un âtre de briques, Ernesto pose une brique noire dans sa construction. La brique noire, c'est Ernesto, l'enfant qui ne veut plus aller à l'école « parce qu'à l'école, on apprend des choses que je ne sais pas ». La phrase fait rire. Combien a-t-on pu oublier que Duras était drôle et que son rire était subversif ! Car cette insoumission est celle d'un individu à l'égard d'une institution coercitive, et peut ainsi, dans le sens de la philosophie de Michel Foucault et du concept d'*institution totale* d'Erving Goffman, être étendue (et entendue) aux prisons, aux hôpitaux psychiatriques, aux couvents, aux internats, aux camps de concentration... toute institution plus ou moins coupée du monde extérieur et détruisant plus ou moins l'identité de ses reclus. Et cette insoumission est un exemple radical de liberté, contre quoi ni les parents ni le directeur ne trouvent vraiment à répliquer avec leurs arguments autoritaires, « réactionnaires » ou pédagogisants ; un exemple (je ne veux pas dire une *exhortation* car Duras, bien qu'intellectuelle, n'est pas moralisante) autodidacte et sensible, qui sait que « le monde est loupé, que pour celui-ci, disons que c'était pas la peine » et que révoltent la pensée officielle, l'opinion préjugée, la sociologie de comptoir.

Car par-delà ça, cette école où l'on force les élèves à aller parce qu'il en va ainsi – « on fait aller et ça va comme ça » – n'y a-t-il rien d'autre ? Dieu peut-être ? Ernesto sait au moins une chose, une hantise, c'est Son inexistence. Comme ce roi biblique dont il devient le double comme il le récite, Ernesto a poursuivi le Vent et la Vanité des Vanités. Il « croyait que c'était dans la science qu'il trouverait le défaut de la vie, la porte par où sortir de l'étouffante douleur, le dehors. Mais non ». Comme il en parle il parlerait tout aussi bien de l'écriture, ou du théâtre, de l'art en général, quelque chose qui n'a pas été créé avec le monde mais qui manquait, sans qu'on sache bien le qualifier et qu'il fallut inventer : « Cette chose-là on croit qu'on devrait pouvoir dire ce que c'était... en même temps on sait que c'est impossible à dire. C'est personnel... on croit que soi on pourrait... on devrait y arriver... et puis non... ». C'est pour cette chose-là que notre vie brûle, tout ça que le roi de *L'ecclésiaste* regrette à la fin de l'histoire : la nuit, la mort, les chiens, l'enfance, le doute, les poèmes et les chants, l'amour d'elle, les ciels d'orage, la pluie d'été... pour parvenir un jour, sans plus regretter, au « désir ardent de vivre une vie de pierre ». Quelque chose de si sensible et ténu qu'aucune pensée n'approche, sauf l'écriture, l'art. Cet insoumis, l'artiste, est le contraire d'un résigné. Il est comme ce texte plus engagé encore qu'aucun autre homme dans la vie.

La scène est un carré autour de quoi le public s'assoit et du premier rang duquel émergent les trois comédiens (de fait, il n'y a pas de quatrième mur, plus de murs du tout) qui seront tour à tour Ernesto, sa mère, sa sœur, son père et l'instituteur. C'est insinuer un peu de hasard dans le théâtre, la plus belle des choses qui soit. Tout comme ce début où chacun hésitant garde en main le livre avant d'en devenir l'acteur. La mise en scène de Lucas Bonnifait est aussi rabotée que son adaptation du roman théâtral de Duras, éludant le contexte social de l'histoire (la banlieue parisienne, une famille d'immigrés) et la relation incestueuse entre Ernesto et sa sœur, pour concentrer toute la puissance des comédiens sur la parole *métaphysique* de l'enfant. On s'amuse des renvois de l'auteur à ses contemporains du « nouveau roman » : Ernesto est souvent appelé Vladimir (comme l'un des personnages d'*En attendant Godot* de Beckett) par sa mère, comme celle de Nathalie Sarraute, aux origines vaguement russes. Car c'est la force de cette mise en scène de ne pas faire dire Duras sur le ton de son auteur mais plus légèrement, d'une voix parfois primesautière, comme c'est parfois le cas dans le théâtre des deux autres dramaturges, rendue plus juste encore par l'usage des micros. Plus naïvement, drôlement enfantine en somme, puisque dans cette pièce comme dans la vie, à ce qu'on dit, c'est de leur bouche que sort la vérité.

Théâtre du blog

« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2 – La pluie d'été et Notre avare

À côté, et bien avant le brûlot en vogue des questions familiales de transmission et de filiation « pour tous tout juste éteint en ce 23 avril 2013, François Rancillac s'est attaché à filer une étoffe théâtrale saisonnière dont la griffe est: « bourreaux d'enfants ! ».

De Molière (*L'Avare*) à Duras (*La Pluie d'été*), l'enfance est appréhendée comme miroir de notre société : « L'enfant est assurément l'avenir de l'homme. Pour autant que l'homme ne l'ait pas tué avant. » Heureusement, il n'est pas question de mort infantine dans *La Pluie d'été* que monte Lucas Bonnifait d'après le roman de Duras. Ernesto est le fils de sa mère et l'aîné de ses « sisters et brothers », une famille nombreuse de Vitry qui passe son temps à Prisunic à « lire » ou à feuilleter des « alboums » de B.D.

Le père est bien présent qui laisse l'autorité à sa femme. Et l'instituteur aussi, qui réfléchit à l'assertion énigmatique de Ernesto, philosophe avant l'heure. L'enfant refuse de retourner en classe puisqu'à l'école, on lui apprend des choses qu'il ne sait pas.

Les comédiens Jean-Claude Bonnifait, Ava Hervier et Raouf Raïs s'échangent les rôles abruptement ; cette audace paraît comme naturelle dans la proximité intense du public apprivoisé. La Mère, l'Instituteur, Ernesto, Jeanne sa sœur sont une prolongation du peuple des spectateurs qui trouvent plaisir à entendre parler de Dieu ou de son absence, de l'amour des mots et de la vie qui va. La sensibilité tremblante et l'émotion intime, que procure cette vision du monde tournée vers le questionnement existentiel, pourraient remplir la soirée entière, tant l'instant est rare et délicat, un moment paisible de théâtre partagé, entre soi, avec des élans de colère et des éclats d'humour. Après l'entracte, le facétieux **Jean Boillot** s'attaque en souriant à la violence faite aux enfants, héritiers malheureux de pères bandits et voleurs. Il recrée **Notre Avare** d'après Molière, en compagnie d'un quatuor d'acteurs vifs et astucieux, une bande de comédiens turbulents et perturbateurs, Isabelle Ronayette, Stéphanie Schwartzbrod, Philippe Lardaud et Benoît Marchand/Serge Brincat. Un petit verre de l'amitié accueille le public réjoui, flonflons et musique de bar scintillant, tandis que les deux couples d'amants bruyants déclament avec esprit et beaucoup de fun la partition-écourtée- de la pièce.

Sur le plateau, une nouvelle fois, les rôles sont échangés : il suffit de porter au cou une fraise blanche pour devenir aussitôt le seigneur Harpagon, droit devant sa table et son trésor bafoué. Les jeunes gens dévergondés et libres multiplient leurs frasques, leurs danses et leurs courses éperdues vers l'accomplissement de leur désir absolu, mis à mal par un père sot et avide de gains.

Notre Avare fait tourner la tête des spectateurs au sens propre, tant les acteurs circulent avec un entêtement bravache sur la scène, entre glissades, chutes, acrobaties et interpellations comiques du public complice. Un quartet de jeunes gens amoureux que rien n'arrête, pressés d'en découdre avec une figure paternelle surannée et ridicule. Un spectacle festif et convivial qui invite à la résistance, au triomphe de la jeunesse sur les barbons suffisants et oppresseurs.

« Bourreaux d'enfants ! » Chap. 2 – La pluie d'été et Notre avare

Le Théâtre de l' Aquarium accueille le second acte de son cycle *Bourreaux d'enfants*, avec deux pièces qui traitent de près ou de loin des questions familiales. Publié en 90, après un silence dû à des soucis de santé, *La Pluie d'été* se situe à Vitry-sur-Seine dans une famille d'immigrés. Le texte est issu de celui des *Enfants* tourné en 84 par Duras, déjà dans cette ville qu'elle arpentait alors avec Yann Andréa; elle se passionnait pour un univers éloigné de ses habitudes et qu'elle découvrait, Ernesto, un des sept enfants d'une famille refuse d'aller à l'école; il se plaint de n'y apprendre que des choses qu'il sait déjà. Ses parents, qui le soutiennent, vont trouver l'instituteur, très étonné par ce jeune garçon pas comme les autres, pour lui expliquer sa décision. La connaissance d'Ernesto se forge peu à peu et devient inquiétante; il s'interroge sur l'existence de Dieu, sur son rapport à ses parents, son avenir... Des parents qui ne croient plus en grand chose, si ce n'est en leurs enfants, et qui tentent d'exister; c'est une famille déracinée qui est quelque part sans être chez elle. Lucas Bonnifait nous propose une lecture particulière de la pièce et installe le public aux quatre coins du plateau, où les comédiens commencent par se distribuer les rôles: « celui qui fait Ernesto », « celle qui fait la Mère » et « celui qui ne fait rien » mais qu'on appelle pour tenir le livre. Les trois comédiens nous amènent peu à peu dans un univers qui prête d'abord au rire, Ava Hervier épluche des pommes de terre, en se faisant une place parmi les spectateurs; elle campe une mère à demi-folle qui s'exprime très lentement avec des regards appuyés et des expressions figées aux limites de la grimace. Et on arrive à rire de cette situation presque ubuesque. Les autres rôles sont échangés : Jean-Claude Bonnifait et Raouf Raïs incarnent tour à tour le père, l'instituteur, le frère... On est captivé par le jeu de la comédienne. Et quand elle n'est pas en scène, on attend sa prochaine rentrée. La mise en scène permet à ce texte de sortir véritablement du livre en nous proposant des personnages spirituels, absurdes et presque fantastiques. Le petit garçon va très loin dans ses interrogations sur la vie; il en devient angoissant et surnaturel : on est aux limites du conte. Lucas Bonnifait propose un regard original sur une œuvre de Marguerite Duras qui compte certainement parmi ses plus singulières...

Notre avare, d'après *L'Avare* de Molière mise en scène de Jean Boillot.

Le public entre sur le plateau de l' Aquarium et est accueilli par les comédiens. On nous sert un petit verre au liquide coloré, comme si nous étions à une fête. Nous sommes face à des personnages un peu hallucinés, un jeu outré qui apporte alors à la pièce un vrai ressort et beaucoup d'humour. Et les comédiens s'accordent bien à la mise en scène. Jean Boillot a choisi le parti pris d'un plateau presque nu, avec une rampe de projecteurs, des costumes actuels et juste deux tables. Il y a une belle interaction avec la salle, et les personnages y vont souvent; la langue et surtout l'intrigue de Molière sont délicieuses et l'ont voit arriver le dénouement et les coups de théâtre avec plaisir. Les comédiens joueront tour à tour Harpagon avec sa fraise; la fameuse scène qui compte parmi les plus célèbres de théâtre français (Ma cassette ...) est un passage délicat plutôt bien abordé, avec une accélération du rythme et une polyphonie des comédiens dont l'engagement est indéniable. Bref, une heure et demi de bonheur...